

# L'IMAGINATION narrative de BOUALEM Sansal

**Anna Lütz**

Agrégée de lettres, maître de conférences à Paris XIII.

Boualem Sansal, *Le Village de l'Allemand, ou le journal des frères Schiller*, Gallimard, 2008.

**P**

ar delà la thèse que promeut le roman, un agencement captivant.

Depuis sa sortie fin janvier 2008 chez Gallimard, on sait que Boualem Sansal signe avec *Le Village de l'Allemand, ou le journal des frères Schiller*, l'un des romans les plus forts de la rentrée.

Entrelaçant, avec beaucoup d'autres, des sujets aussi chargés que la Shoah, la collusion des pays arabes et du nazisme, la guerre civile des années 90 en Algérie, la talibanisation croissante de certaines banlieues en France, et surtout la démagogie ambiguë et dangereuse de la République, ce roman frappe la critique par le courage de ses prises de position, par sa langue poétique et passionnée, par le caractère cinglant et souvent cocasse de sa mise en œuvre, et in fine, au delà de l'extrême virulence du propos, par l'attachement indéfectible de l'auteur à son pays natal.

Interdit en Algérie, *Le Village de l'Allemand* a pourtant été écrit pour ceux qui le refusent : c'est seulement en retrouvant la liberté confisquée, en sortant des mensonges organisés dans lesquels les peuples finissent par se complaire, qu'une œuvre peut avoir du sens et peut-être un impact à long terme, même auprès de ceux qui y résistent des quatre fers. Tel est le message que véhicule le roman. Car c'est le drame qui, de toute évidence, a mené Boualem Sansal à l'écriture. Et l'histoire récente de l'Algérie, avec ses guerres civiles, sa dictature, ses coups d'état, ses catastrophes naturelles, n'a pas été avare d'épisodes douloureux.

« Rachid Mimouni me disait : une cinquantaine d'écrivains qui écriraient jour et nuit durant les vingt prochaines années ne pourraient venir à bout de ce nécessaire travail de témoignage, de mémoire, de vérité. ».

### Une œuvre courageuse

A simplement parcourir, sur les blogs récents, les réactions de certains de ses compatriotes (mais ont-ils seulement lu ce livre ?), on saisit combien de patience et de sang froid a dû exiger de son auteur ce travail de mémoire et de vérité ; combien l'espoir d'être entendu des siens a dû être réfréné ; et au prix de quelle lucide acceptation des risques, incluant toutes les médisances, probablement l'exil (qu'il avait tant espéré éviter), ce roman a dû être mené.

Car dès 2003, après son texte intitulé *Poste restante, Alger*, interdit lui aussi pour oser mettre en débat des questions peu abordées en Algérie, comme la langue, la religion, le regard sur l'Histoire et sur le monde, Boualem Sansal dut démissionner de ses activités d'ingénieur dans sa petite ville de Boumerdès, près d'Alger (sans parler de l'éviction ultérieure subie par sa femme, professeur de mathématiques).

Face à la figure trop rare encore d'une conscience arabo-musulmane mue en profondeur par le désir de dire ce qu'elle perçoit et surtout ce qu'elle anticipe (capable, par exemple, de faire l'hypothèse que l'Islamisme, s'il venait un jour aux commandes, serait bien pire que le Nazisme ; que, dans l'ère nouvelle où nous sommes, l'impossible est tout ce qu'il y a de possible ; que, si l'on songe à tout ce qui a pu être infligé à tant d'honorables peuples avec des bréviaires aussi nuls que *Mein Kampf*, et les moyens dérisoires de pays plutôt sous-développés : le « Livre rouge » de Mao, le vert de Kadhafi, celui (...) de Khomeïni (...), on peut bien envisager ce qui pourrait se produire de plus terrible encore avec l'informatisation, l'automation et les méthodes modernes de manipulation des masses...) ; face donc à ce type d'audace, et bien d'autres, les injures de ceux qui aiment à clouer au pilori les poseurs de questions ne sauraient nous surprendre ; leurs attaques sont toujours de la même espèce, et en l'occurrence, à propos du *Village de l'Allemand* : sarcasmes contre les éditeurs français pour qui l'Algérie reste un fond de commerce ; ironie à l'encontre des auteurs qui, bien à l'abri en France ont trouvé l'aubaine d'un gagne pain et trempent leur plume dans l'encrier de la récupération et de la flagornerie ; dénigrement du livre, racoleur, donneur de leçons, quand il n'est pas bien sûr qualifié d'acte d'allégeance au lobby juif et à sa politique insidieuse à travers les médias.

On connaît les insinuations consensuelles qu'encourt désormais toute voix discordante lorsque, au risque d'être étouffée, elle tente l'expérience d'une création exigeante pour bousculer les catéchismes idéologiques et les stéréotypes

officiels. La voilà aussitôt accusée, cette voix, de disjoncter dans un délire paranoïaque mortifère, de caresser l'ennemi dans le sens du poil, de faire chorus avec les sionistes (sic) qui exploitent jusqu'à la nausée la détresse des victimes du nazisme (pour quelle prime d'allégeance sordide, est-il automatiquement demandé...). Sans oublier bien entendu le jeu convenu de la concurrence mémorielle que quelques lignes suffiront à résumer ici. « Monsieur Sansal, (...) la Shoah se passe de toi comme avocat. Il est vrai que ta seule préoccupation est ta cote en France, car en Occident, on comprend très vite qui fait la pluie et le beau temps. Et si tu écrivais sur les crimes de la France coloniale en Algérie et ailleurs, un sujet qui nous regarde beaucoup plus... Mais là tu ne vas pas mordre la main qui te nourrit. (...) Bougnoul tu es, Bougnoul tu resteras... ».

Faire de Boualem Sansal l'avocat de la Shoah est de toute façon, comme on peut s'en douter, une absurdité ; un contre sens qui n'est possible que pour ceux qui font du génocide un tabou, au point que celui qui ose en aborder la question est immédiatement vilipendé comme un manipulateur au service du plus odieux des complots.

### Une mise en œuvre littéraire pour un propos engagé

Une fois rappelé le contexte de la réception du livre, deux aspects du roman méritent d'être plus amplement évoqués.

Le premier est la thèse qui sous-tend de part en part *Le Village de l'Allemand*. Qu'en est-il, dans le roman, de cette presque identité, de cette mince frontière entre Nazisme et Islamisme que l'auteur réaffirme au long de ses différentes interviews, déplorant peut-être, dans le même temps, qu'inspiré par le riche entretien paru dans *Le Nouvel Observateur* (deuxième semaine de février 2008), on ne prenne guère le temps de l'interroger sur le véritable travail du texte ?

Car l'autre point, indissociable du précédent, concerne l'invention formelle, ingénieuse et complexe qui a présidé au travail d'écriture de cet ouvrage, qui en fait un roman véritable, et non une thèse déguisée en roman.

### Islamisme et Nazisme

Certes l'analogie traitée dans le livre entre Islamisme et Nazisme reste audacieuse, et rares sont ceux qui s'aventurent à la développer avec une pareille virulence. L'un des points dénoncés, la collusion entre les anciens nazis en fuite via l'Europe en sang jusqu'à la Turquie, l'Égypte, l'Algérie, et tant d'autres pays d'accueil où l'anonymat est garanti quand tous portent la djellaba et un keffieh sur la tête, donne un aperçu de la véhémence passionnée de l'auteur. Loin de se contenter d'évoquer la liste des obligations auxquels ont été astreints ces hôtes d'un genre particulier («... l'infiltration des milieux européens du Caire, le

décryptage de documents secrets acquis au marché noir, la mise au point de quelque gaz de combat, et plus tard la fourniture d'une expertise aux révolutionnaires algériens installés dans un immeuble du centre (...) », loin de se contenter de mentionner les méthodes de rétorsion utilisées en guise de chantage pour imposer à ces anciens bourreaux des marchés qu'ils ne peuvent plus refuser, Sansal montre qu'une telle complaisance à l'égard de ceux qui cherchaient à échapper à la justice des hommes n'est pas sans avoir laissé sa marque sur ces pays. « (...) Ce ne sont pas des hommes qui errent dans les rues, mais des suppliciés qui cherchent un refuge pour la nuit, loin du commissariat et de la mosquée. Ce pays est invivable, (...) et toutes les cartes postales du monde n'y changeront rien. Je plains l'Égyptien qui n'est ni policier ni fanatique... ».

L'Algérie n'est pas plus gâtée. Qu'on y entre ou qu'on en sorte, qu'on y vive ou qu'on y passe, la menace et la dévastation sont au rendez-vous : Inutile de le dire, sortir d'Algérie n'est pas une partie de plaisir. Mon Dieu que ce fut long, ces papiers, ces *Ausweis*, ces contrôles, ces attentes, ces chicanes, on dirait qu'ils ne rêvent que de ça, les Bonzen d'Alger, torturer le gens. Une vraie Gestapo. J'avais les nerfs en feu, et tellement peur d'être embarqué.

Mais c'est sur l'expansion de cet Islamisme, son obstination dans la voie du négationnisme et du révisionnisme, son pouvoir croissant dans les démocraties, que le propos de Boualem Sansal se centre plus particulièrement. Il n'a pas de mots assez forts pour attaquer la négligence coupable dont est l'objet cette idéologie totalitaire et pour annoncer l'avenir terrifiant qu'elle réserve à ceux qui préfèrent se voiler la face.

Le « pas de vague » qui interrompt toute confrontation à cette démarche autrement plus radicale que celle que nous lui attribuons est vigoureusement dénoncé par l'intermédiaire d'un personnage haut en couleur, le policier Com'Dad. « Le barbu a été arrêté et relâché vingt quatre heures plus tard. Pas de cadavre, pas de crime, pas de coupable. Son avocat, un autre barbu en costard et bonnet blanc, connaissait la musique, il a rameuté les associations, les chancelleries islamiques, les confréries, les marabouts, les réseaux dormants, il a réveillé le ministre de l'Intérieur. Le ciel était noir de fax, saturé de décibels. Com'Dad était vert de rage, on le pria de relâcher l'assassin et de rouvrir la mosquée de la 17. Pas de vagues... ».

La mince frontière qui sépare l'Islamisme du Nazisme est, dit l'un des frères Schiller, une question, non de finalité, mais d'échelle et de moyens. En effet, tuer six milliards d'infidèles n'est pas du même ordre que carboniser une fille aux cheveux fluo qui rencontre des garçons ou égorger quarante villageois dans un trou comme Aïn Deb. « Le bricolage n'est pas l'industrie... », résume Malrich. Et, reprend Boualem Sansal au cours de l'interview donnée au *Nouvel*

*Observateur*, si la véritable démarche de l'islamisme est « l'extermination de l'autre » (...), il n'est limité dans son projet que par l'absence entre ses mains d'armes de destruction massive. Et il insiste sur le fait que, devant une telle folie, la mobilisation a été bien timorée. « Pire, ici et là, on a composé avec lui, on lui a fait des concessions (...), on lui a abandonné des zones entières (...) et très peu aujourd'hui osent aborder frontalement la question de l'islamisme, encore moins celle de l'islam, otage de l'islamisme ».

Plusieurs passages du livre sont à cet égard d'une d'une féroce ironie. La convocation du plus jeune des frères Schiller à son retour d'Algérie par l'imam de la cave 17 qui veut garder le contrôle sur ses ouailles est l'occasion d'un dialogue extravagant. Patelin comme un Raminagrobis, puis menaçant lorsqu'il comprend que le jeune homme lui échappe, l'imam dit Le Borgne se voit interpellé par celui qu'il croyait pouvoir endoctriner, qui se met, dans un enchaînement de questions quasiment socratiques, à lui donner, avec l'humour le plus noir, des conseils sur la logistique qu'impliquerait un prochain génocide.

Dans la même veine, la lettre que le même frère cadet adresse vers la fin au Ministre de l'Intérieur est sans concession. Les islamistes, écrit-il, ont colonisé notre cité et nous mènent la vie dure. Ce n'est pas un camp d'extermination mais c'est déjà un camp de concentration (...). A ce train (...) la cité sera bientôt une république islamique parfaitement constituée. Vous devrez alors lui faire la guerre si vous voulez seulement la contenir dans ses frontières actuelles».

### La richesse formelle

S'il est certain que le roman doit être lu pour la force et l'audace de ses analyses, on se tromperait grandement toutefois en considérant *Le Village de l'Allemand* comme un ouvrage didactique, quand bien même on lui accorderait la circonstance atténuante d'appartenir au champ de la littérature de l'urgence.

Par sa construction narrative, le roman échappe à ce risque, comme à celui de la reconstitution d'une fresque historique. Par delà sa puissance d'œuvre engagée, avec les débats vivants (et non les injures préfabriquées) qu'elle peut provoquer, *Le Journal des frères Schiller* n'est pas un essai de plus dénonçant les méfaits d'un islamisme totalitaire : il s'offre à nous comme une œuvre littéraire forte, véhiculant un authentique travail du sens.

La première trouvaille du renouvellement formel auquel Boualem Sansal recourt pour accéder à la complexité de son sujet est la mise en place fictionnelle d'une double subjectivité en abîme.

Marqué par un fait divers découvert dans les années 80, concernant un ancien nazi envoyé en Algérie par Nasser comme expert auprès de l'état-major de l'ALN, (naturalisé, converti, marié à une algérienne, admiré pour son passé et

adulé comme un véritable héros de la libération), Boualem Sansal laisse pendant deux décennies mûrir les questions que lui pose ce personnage et a un jour l'excellente idée, au lieu de se cantonner dans ce village (dit Aïn Deb près de Sétif), de créer deux protagonistes de la génération actuelle, d'en faire les fils de cet homme, et de les faire grandir en France. L'un Rachel, 36 ans, contraction de Rachid et Helmut, l'autre, de dix huit ans son cadet, Malrich, de Malek et Ulrich, sont les deux narrateurs en alternance de ce roman.

Est venu alors à Sansal la non moins excellente idée de situer l'action de son roman en 1994, au moment crucial où le père, Hans Schiller, héros du FLN, vient de finir ses jours, égorgé au bled, lors d'une intervention du GIA.

Le roman se déploie alors autour du Journal de Rachel, le frère aîné, commencé le 24 avril 94, au moment où ce jeune cadre d'une multinationale où l'on commercialise des pistons et des vannes apprend les événements, et part avec mille difficultés en Algérie se rendre sur la tombe de son père, jusqu'au 24 avril 96, date anniversaire qui correspond, deux ans plus tard, à son propre suicide, après tant de recherches, de lectures, de voyages, de rencontres, de découvertes, relatés dans ce journal comme une véritable descente mentale aux enfers.

Mais de fait, le roman ingénieusement architecturé commence en octobre 96, six mois après ce suicide, au moment où la police remet ce Journal, sous la forme de plusieurs énormes cahiers, entre les mains du frère cadet. Et le jeune Malrich, 17 ans, jeune des banlieues, comme on dit, peu proche jusqu'alors de son frère, et ignorant tout de cette histoire, se met à son tour à écrire, à sa façon maladroite, (revue et corrigée par une Mme Dominique G.H., ancien professeur de son frère, nous est-il annoncé dans l'intelligente page de remerciements à l'ouverture du livre), et décide d'insérer dans ses propres pages des morceaux choisis du journal de son aîné, qu'il déchiffre avec difficulté, obligé qu'il est, dans un premier temps, de consulter fréquemment un dictionnaire, ce piège où chaque mot est une histoire en soi, imbriquée dans une autre.

Et c'est le Journal de Malrich, commencé six mois après la mort de Rachel, qui ouvre le roman, et qui s'étend, lui, sur une durée de cinq mois, d'octobre 96 à février 97.

L'entrelacement de ces deux Journaux par Boualem Sansal est à lui seul une prouesse littéraire qui implique d'avoir su créer deux voix différenciées, permettant de construire le roman autour d'une série de niveaux de perception, de niveaux de langue, de jeux avec le temps et l'espace, de débats internes, de variations sur les mêmes thèmes, d'incompatibilités d'humeur et de vision ; bref, d'approches progressives qui aboutissent à la mise en œuvre d'un livre sur les aléas de la filiation et de la fraternité, sur la transmission, sur la méconnaissance

et la reconnaissance ; sur la connaissance et l'action ; un roman de voyage à travers la France, l'Algérie, l'Europe, l'Égypte, et finalement l'Allemagne ; une quête initiatique, une satire souvent virulente du quotidien, une observation clinique des changements sociaux, des us et coutumes, des discours ; une remontée dans l'histoire, une évocation d'événements, d'objets et de personnages signifiants, souvent hauts en couleur, constamment abordés selon l'un ou l'autre point de vue, souvent selon les deux.

Cette construction permet en particulier de varier les proportions, de laisser entendre que ce qui est dit est partiel, de compléter les propos de l'autre ou de les résumer, de faire des hypothèses sur ce qui a dû se vivre ou se penser, d'évoquer à travers le temps, de clore l'avenir, ou de l'ouvrir.

Ainsi, *Le Journal des frères Schiller* se présente finalement comme l'annonce d'un autre livre que Malrich, le plus jeune, écrira un jour, à partir des fiches de Rachel qu'il dit n'avoir pu utiliser ici, des notes de lectures bourrées de formules, de symboles, de dessins, de gribouillages, de citations. Suit une énumération terrible qui concerne aussi bien les horreurs de la guerre que le mode d'investigation du frère.

Réinterprétés par le regard second du cadet, les éléments qu'il sélectionne permettent une évocation autre, bien différente par exemple du gros plan extraordinairement percutant proposé par Rachel au cours de son voyage à Franckfort, lorsqu'il approfondit la question du Ziklon B, ce gaz de la mort, dont il vient de comprendre que son industriel de père avait sans doute contribué à la mise au point. En une quinzaine de pages d'une cinglante ironie et d'un faux cynisme inégalable, ce passage fait semblant de prendre au sérieux les raisonnements pervers qui ont présidé au choix du gaz le plus fortement irritant, au détriment de la solution dite humaine, celle d'un gaz inodore qui aurait eu l'inconvénient de décimer également, sans qu'ils s'en doutent, les opérateurs des chambres à gaz. Parodiant le registre pseudo scientifique des problèmes de recherche opérationnelle, le texte énumère les variables qui ont pu être débattues à l'époque, permettant de déterminer les quantités de gaz nécessaires et suffisantes pour amener tout le monde à trépas dans un délai raisonnable. L'horreur croissante de pareilles évocations déguisées en simples constats sur les difficultés du management d'une entreprise de ce type, ainsi que la progression d'un texte qui se mue lentement en tentative de revivre de l'intérieur le processus qui a pu conduire un jeune homme (son père) à mettre le doigt dans un énorme secret d'Etat puis à s'y laisser piéger, se présentent comme un grand moment de littérature, mené de main de maître.

De son côté, le cadet, jeune rebelle des cités, commente à son niveau, et dans son cadre de référence, ce qu'il comprend de l'expérience de son frère. Aussi

décide-t-il, au terme de sa lecture du journal posthume, pas à pas déchiffré et retransmis, que c'est lui désormais qui prendra le relais. « Il (Rachel) n'a pas été à Jérusalem, au Yad Vashem. Si un jour les moyens le permettent, j'irai pour lui. Et pour moi. Et je lirai tous les noms à haute voix, et à chacun je demanderai pardon au nom de mon père » ?

La prouesse du *Village de l'Allemand* est d'avoir pu tisser des liens consistants entre tous les thèmes qu'il met en œuvre. Et le livre se termine sur la question cruciale de savoir s'il n'est pas déjà trop tard pour agir. « Avec les copains, on commence à se dire qu'il est temps pour nous de lever l'ancre et d'aller mourir ailleurs. On se dit aussi qu'il faut s'accrocher et se battre. Un jour, on se jure que ça vaut le coup, et le lendemain on se dit que ça ne vaut pas un crachat. On ne voit pas quel miracle pourrait dégoupiller ça... ».

Derrière la voix du dernier survivant de la famille Schiller, au cœur de l'angoisse d'un jeune garçon qui, malgré les dangers, continue à vivre, à s'interroger, à agir et à écrire, c'est tout au long – par la magie de ce tissage serré – la voix saisissante de Boualem Sansal qui nous interpelle et nous touche.